

A person is running away from the camera on a dark, wet street at night. The person is wearing dark clothing and light-colored shoes. The street is illuminated by a streetlight, creating a blueish glow. The background is dark and blurry.

GILLES SEBHAN

NIGHT BOY

A person is walking away from the camera on a street at night. The person is wearing a dark hoodie and dark pants. The street is illuminated by a streetlight, creating a blueish glow. In the background, there is a multi-story building with several lit windows. A car is parked on the street to the right. The overall atmosphere is dark and moody.

LA
MANUF

Night Boy

Du même auteur

Haut risque, éd. Parc, 2003

Presque gentil, Denoël, 2005

La Dette, Gallimard, coll. Blanche, 2006

Fête des pères, Denoël, 2009

Tony Duvert, l'enfant silencieux, Denoël, 2010

Domodossola, le suicide de Jean Genet, Denoël, 2010

London WC2, Les Impressions Nouvelles, 2013

Salamandre, Le Dilettante, 2013

Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz,
Les Impressions Nouvelles, 2014

Retour à Duvert, Le Dilettante, 2015

La Semaine des martyrs,
Les Impressions Nouvelles, 2016

Cirque mort, Éditions du Rouergue, 2018

La Folie Tristan, Éditions du Rouergue, 2019

Feu le royaume, Éditions du Rouergue, 2020

Noir diadème, Éditions du Rouergue, 2021

Tigre obscur, Éditions du Rouergue, 2022

Hors classe, un traité d'immaturation, Plein Jour, 2023

Bacon, juillet 1964, Éditions du Rouergue, 2023
(Prix François Billetdoux)

Gilles Sebhan

Night Boy

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris
ou

contact@lamanufacturedelivres.com

www.lamanufacturedelivres.com

ISBN 978-2-3855-3210-9

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

On ne change pas le sang en eau

Proverbe

Première nuit

1.

Le garçon court dans la cage d'escalier comme dans un champ de mines. Il ne sent pas encore la douleur, mais il imagine qu'elle viendra quand ses muscles se seront refroidis, comme chaque fois que le chef d'appartement le frappe parce qu'il se refuse à lui. S'il court, ce n'est pas seulement pour échapper à l'homme alors qu'il est plus de minuit, mais parce qu'il veut se prouver que son corps a un pouvoir sur le monde, son mouvement c'est sa vie, c'est lui qui a mené le garçon, *my name is Abad* a-t-il appris à dire à son arrivée quelques mois plus tôt, jusque sur ces terres froides où il faut enfiler plusieurs caleçons sous son pantalon avant de sortir. Ces terres surplombent une mer dans laquelle on ne peut jamais se baigner, même pas l'été. Tu as fui les combats ? a demandé une assistante sociale, et il a menti en inventant une guerre qui n'a lieu qu'à plusieurs centaines de kilomètres de sa ville natale. Il a menti aussi en disant qu'il a une famille dans ce nouveau pays, *in Bournemouth my uncle*, a-t-il articulé face à la dame au maquillage bleu sur les yeux et rouge sur la bouche, pour ne pas être placé dans une

famille d'accueil. Officiellement, il n'est pas considéré comme mineur isolé. Son dossier a été classé.

On peut courir longtemps dans ces immeubles, un ensemble de trois bâtiments reliés par des passerelles sur plus de huit étages, étrange triangle qui forme une boucle sans fin, on peut courir sans jamais sortir, en restant retranché dans ce camp miniature, traversant les couches d'odeurs, longeant les portes décorées ou défoncées sous lesquelles passe encore un rai de lumière ou bien le bruit de ronflements, la vie des familles et des petits trafiquants, la vie cachée, la vie qu'Abad trouverait laide s'il connaissait autre chose de mieux ou de plus grand. Pour l'instant, la minuterie vient de s'arrêter, et le couloir est soudain plongé dans l'obscurité, le stoppant net dans sa course. Il halète. Il hésite un instant avant de poursuivre. Peut-être savoure-t-il une sorte de répit. Il est sur le point de faire un pas à tâtons dans le noir quand il entend des voix. Des voix d'hommes, sourdes, indistinctes, qui semblent marmonner une dispute. Cela vient de la cage d'escalier, on ouvre une porte, d'une lucarne tombe un peu de lune qui découpe les silhouettes. Les hommes sont masqués, l'un d'eux soulève sa cagoule une seconde pour respirer, un instant son visage apparaît. On entend une autre voix qui gémit, s'étrangle et supplie. Quand brusquement la lumière se rallume, les hommes ont disparu.

Au sol, la forme agonise dans un drap imbibé de sang. Un bras se dresse, comme un appel à l'aide. On dirait un noyé dans son effort désespéré. Sans doute le garçon ne s'en aperçoit-il pas, mais il tremble et secoue la tête

nerveusement. Il cherchait à s'échapper de l'enfer et il n'a fait que tourner en rond sur le malheur. Dans ce cercle vicieux, on ne fuit un problème que pour un problème plus grand. Il ne peut pas se permettre d'aider qui que ce soit, pourtant il avance. Il est encore loin, mais il a l'impression de distinguer dans la masse sanglante l'éclat d'un regard. La seconde d'après, une détonation éclaire la cage d'escalier, la forme est violemment heurtée par le coup de feu, le bras retombe sur lui-même, pulvérisé peut-être, l'espoir a définitivement disparu. Le garçon reconnaît la mort et la contourne.

2.

À présent, il a l'impression d'avoir la fièvre. Il s'est réfugié au dernier étage, recroquevillé sur lui-même. Il ne veut pas rentrer dans l'appartement collectif où l'attend le chef, mais il n'envisage pas non plus de rester toute sa vie dans un couloir d'immeuble. La journée, quand il descend en ville pour travailler au kebab, il observe les sans-abri qui traînent dans les rues, se reposent sur les bancs du grand parc, il pourrait vivre comme eux, manger comme eux dans les poubelles, il finirait par parler tout seul et par se gratter dans ses vêtements en loques. Parfois, quand il passe près de la gare, il s'imagine qu'il monte en fraude dans un train pour la capitale. Mais il n'y connaît personne. Quand on a quatorze ans, en terre étrangère, sans famille, on n'a pas beaucoup de solutions. Si bien que, la mort dans l'âme, Abad se relève lentement et décide de retourner vers son enfer quotidien.

Même si les hommes ne sont pas de son village, ils prétendent appartenir à un clan et disent que lui aussi en fait partie. Ils sont sept à partager un appartement de deux pièces à moitié délabré. Le propriétaire n'entretient jamais ni la plomberie qui siffle, ni les toilettes perpétuellement bouchées. Personne ne songe à se plaindre, par peur de la police. La plupart des hommes qui vivent là n'ont pas de papiers. Ils ont entre vingt et trente-cinq ans. Ils sont eux-mêmes trop empêtrés dans leurs problèmes pour embêter Abad. Il n'y a que le chef qui rentre tard, boit sa bière et commence à le chahuter. Au début, il y a trois mois, il plaisantait, faisait même rire le garçon. On se filmait au portable en mangeant sur les lits et en faisant mine de lutter. On se roulait les uns sur les autres. On se maintenait les poignets pour se baisser le jogging. On se cachait à demi le sexe si l'on était victime du groupe. Il y avait quelques moqueries. C'était une façon de faire passer la soirée.

Le garçon paie beaucoup moins que les autres et dort près des toilettes. On doit l'enjamber pour s'y rendre. Mais il l'accepte. Il est le plus jeune, il n'aurait pas l'idée de se plaindre ou de réclamer. Un soir, le chef a demandé à tous les colocataires de s'entasser dans la pièce où se trouve la télé. Il devait avoir une discussion, seul avec lui. Il était question d'un nouveau travail, c'est ce qu'il a dit, et personne n'a discuté. Le garçon n'a rien suspecté. Au contraire, il était flatté d'avoir été choisi, lui le plus jeune, pour une entrevue privée. Une demi-heure plus tard, les autres l'ont vu ouvrir la porte à la volée et se précipiter dans la salle de bains pour cracher dans le lavabo. On s'est regardés un peu gênés, on a fait semblant de ne

pas comprendre ce qui venait de se passer. Le chef est sorti à la suite du garçon, il a annoncé l'extinction des feux et a coupé l'électricité.

En y repensant, sans même s'en apercevoir, le garçon se met à pleurer. Il fait attention à ne pas faire de bruit dans les couloirs, ses larmes ruissellent comme une pluie fine sur ses joues tandis qu'il y retourne. Un jour, il se vengera, se dit-il. Mais ce jour n'est pas arrivé. Pour l'instant, il doit se transformer en messager. Il a beau tenter de l'oublier, il vient d'assister à un meurtre. Il commence d'ailleurs à entendre des voisins qui parlent dans la cage d'escalier. On a d'abord eu peur de sortir, mais, à présent, poussé par l'inquiétude ou la curiosité, on se plante sur le pas de sa porte et on se met à discuter des événements de la soirée. Les incidents ne sont pas rares dans la cité, et il est entendu que chacun se mêle de ses affaires, mais ce n'est pas une heure pour balancer des pétards, dit une vieille un peu sourdingue à une jeune femme qui tient un enfant dans ses bras et lève très haut les sourcils en essayant de contenir sa colère, car il est évident que quelque chose de grave vient de se passer.

Abad s'apprête à frapper à la porte de l'appartement dont personne ne lui a jamais confié les clés. Il y a toujours quelqu'un pour lui ouvrir et, s'il arrive le premier, il est convenu qu'il doit attendre. Souvent il redescend, malgré la fatigue, et se met sur une balançoire sans se balancer. Il observe les allées et venues des habitants. La vie le fascine, dans sa forme la plus pure, sans paroles. Des apparences qui interagissent, entrent dans son champ visuel, disparaissent. Il peut rester des heures dans cette

sorte de contemplation. Il s'évade tout à fait de lui-même, c'est beaucoup plus apaisant que le sommeil sans cesse contrarié de la nuit, avec tous ces pieds qui butent sur lui et ces bruits de chasse d'eau.

3.

Au moment de frapper, il s'aperçoit que la porte est entrouverte. À l'intérieur règne un étrange silence. Aucun bruit dans le salon dortoir, seulement le grésillement d'un vieux climatiseur, comme si un insecte était resté coincé dans le toaster. Le garçon avance et découvre les jumeaux qui occupent habituellement le lit à côté du sien, tête-bêche, entre le canapé et une table basse, littéralement figés dans une mare de sang. Il faudrait un adulte pour obstruer d'une main prompte son regard. Mais il n'y a personne d'autre que lui. Il enjambe les corps des deux hommes et se retrouve dans la kitchenette face à un troisième cadavre. Bashir a glissé le long du frigo, son cou ouvert comme la gueule d'un animal qui hurle silencieusement. Le garçon tremble et gémit sans pouvoir se contrôler, il ne peut pas non plus s'empêcher d'uriner, il presse ses mains contre son bas-ventre, pris de panique. Il a l'impression que lui aussi est en train de s'ouvrir et que la vie qu'il a contenue depuis l'enfance va lui échapper.

Dehors, on commence à hurler. Le cadavre dans son drap de sang a dû être découvert. Le hurlement force le garçon à relever la tête. Il voudrait appeler les autres, mais personne ne semble bouger. Il suppose qu'ils ont dû se sauver par une trappe qui donne sur l'escalier de secours.

Mais quand il s'avance dans la deuxième pièce, il aperçoit d'autres morceaux de corps, dont un pied. Un pied qu'il reconnaît d'emblée, massif, désagréable, immobilisé. Il a rêvé bien des fois de tuer le chef de chambre. Il imaginait enfoncer des lames de rasoir dans un citron et s'approcher de lui dans son sommeil pour lui lacérer le visage. Il avait volé plusieurs citrons durant ces derniers mois à l'étalage d'un épicier. Il laissait ensuite les fruits pourrir dans le fond d'un placard, ne parvenant pas à se décider. À présent, tous les citrons du monde pourraient bien rester sur leur étalage ou sur l'arbre où ils ont poussé. Semblant le regarder avec un léger rictus de reproche, l'homme lui fait face. Il est en maillot de corps, son ventre plus obscène que jamais. Abad n'éprouve aucune joie de le voir mort, mais il ressent au contraire la plus grande frayeur qui soit, comme si son agresseur allait lui manquer.

Rituel

1.

Et bref, je me comprends, se dit tout haut et un peu théâtralement Gloria en replaçant une mèche de cheveux devant le miroir circulaire qu'elle a chiné aux puces quelques mois plus tôt. Elle aime les choses anciennes, modestes, silencieuses. Elle s'identifie à tous ces objets laissés pour compte dans les caisses en vrac chez les brocanteurs. Un pied de lampe ébréché, un vieux disque vinyle, une voilette de deuil. Elle a même une passion pour les boutons à l'unité qu'elle enferme dans un gros bocal posé sur une étagère. Ma mère était incapable de m'apprendre à coudre, poursuit-elle intérieurement, car il ne se passe pas une journée sans qu'elle adresse en pensée ses reproches à cette mère dont Gloria dit qu'elle ne cesse de la tuer. Elle reçoit ses coups de téléphone incessants et espère juste lui survivre assez longtemps pour retourner habiter dans la maison de famille qu'il a fallu déserté, chassée par un beau-père qui l'a violée – et plus d'une fois, lance-t-elle au miroir piqueté qui a l'habitude de ce réquisitoire sans appel.

Gloria est malade depuis plusieurs mois. Une maladie évolutive qui finira par la tuer, elle le sait. Mais elle tient cette pensée à distance, elle en fait un silence, elle en fait un secret, sa tumeur elle la noie dans l'alcool. Tous les soirs, c'est le même rituel. Après la journée de labeur, elle referme l'ordinateur, range le lutrin sur lequel elle place les feuillets à traduire, en ce moment un roman sur une chanteuse de fado qu'elle a réussi à imposer à sa maison d'édition, et se verse son premier whisky. Gloria est née Peter il y a une quarantaine d'années à l'autre bout du pays. Cela l'insupporte qu'on le lui rappelle sur la couverture des livres, mais elle accepte d'être Peter le jour et Gloria la nuit, armée de sa perruque blonde, de ses talons et de sa petite robe noire. Ce sera bientôt la tournée des bars. Elle sort plus tard ce soir, car elle ne voulait pas rater un documentaire sur son écrivaine préférée. Elle imagine qu'elle aussi un jour s'avancera vers l'eau, les poches pleines de pierres et ira se noyer. C'est le générique de fin quand elle entend des portières claquer, elle se penche à la fenêtre pour voir si la racaille habituelle vient de rentrer. Généralement, elle prend garde en sortant de ne pas se faire agresser par tous ces jeunes qui stagnent dans l'entrée. Mais ce qu'elle voit depuis sa fenêtre la fait frissonner. Trois hommes encagoulés dont l'un tient ce qui ressemble à – son habitude de traduire des romans policiers – un fusil à pompe.

Gloria pousse un petit gémissement horrifié. Elle sera en retard au Blue Cat, c'est la première chose qu'elle pense. Elle se ressert un autre whisky en rallumant la télé, contrariée. Elle se sent enterrée vivante dans cette ville. Elle voudrait fuir, partir à l'étranger, dans les lumières

d'une grande métropole. Elle arrive tout juste à payer son loyer, son paquet quotidien de Lucky Strike, ses tenues dans des boutiques de seconde main. Elle se colle à l'œilleton de la porte et ne voit rien, nuit noire dans le couloir. Elle sent battre son cœur, car au moment même la lumière se rallume. Elle attend plusieurs minutes, entend sa propre respiration, prie le ciel pour ne rien voir et en même temps espère que quelque chose va se passer dans sa vie. Quitte à ce que ce soit une catastrophe. Tout plutôt que ce suicide lent. C'est alors, lui semble-t-il, sur cette prière inarticulée, qu'apparaît l'enfant.

2.

Elle le reconnaît, car il l'a aidée une fois à monter ses courses. Elle a fait exprès de se comporter comme une petite vieille. Elle fait ça depuis des années, mimer la fragilité pour se rapprocher de ceux qui lui sont étrangers. Gloria a peur de quiconque, mais cette peur n'occasionne pas chez elle la fuite, plutôt une confrontation sourde où elle tente de dialoguer avec ce qu'elle nomme la bestialité des hommes. Ceux qu'elle préfère sont les travailleurs fatigués. Il lui arrive de prendre le bus de nuit uniquement pour les contempler. Elle s'assoit en face de l'un d'eux, scrute l'attache de son poignet ou la courbe de son arcade sourcilière tandis qu'il s'endort. À la dérobée, avec son téléphone à clapet premier prix, elle prend une photo du dormeur qu'elle tirera ensuite à l'imprimante et insérera dans son album secret.

Gloria sursaute quand retentit la sonnette de l'appartement. Ah non non, pas ça, pense-t-elle très vite et elle

se rigidifie complètement en statue de pierre, je ne suis pas là, je n'existe pas, oublie-moi. De l'autre côté de la porte, le garçon appuie de nouveau sur la sonnette. C'est la seule solution qu'il a dû trouver, l'unique pensée qui lui est venue, parce qu'elle vit seule dans son appartement. Il sonne, sonne encore. Il semble perdre ses forces et commence peut-être à désespérer, se dit Gloria. L'image d'un chien lui vient en tête. Il va s'allonger là en boule sur le paillason de l'entrée, il ne bougera plus, il s'endormira pour oublier l'horreur de la nuit. Non non non, se récrie Gloria de l'autre côté tandis que le gamin disparaît de son champ de vision et qu'elle entend son corps s'affaler contre le seuil. Elle s'est toujours dit qu'elle laisserait crever tous les clochards de la ville, tous les amoureux transis qui s'imaginent pouvoir l'approcher dans les bars, son passé lui a fait un cœur de pierre, et ça vaut mieux comme ça.

Lentement la porte s'ouvre. Gloria regarde à gauche et à droite pour s'assurer que personne n'est là, dans le couloir. Elle est un peu sèche, comme une institutrice, en s'adressant au garçon : elle le relève d'une main ferme pour le faire entrer. Pas innocent elle le sait, mais c'est un enfant, c'est pour ça qu'elle a ouvert la porte, elle n'a pas pu résister. Gloria aurait-elle l'instinct maternel ? Elle se pose la question avec un soupçon de dérision. Elle qui déteste le premier degré, même dans la tragédie. Eh bien, dit-elle, on dirait que la soirée a mal tourné. Je ne sais pas comment tu t'appelles, mais je pense que, le mieux pour toi et moi, c'est que je ne sache rien. Et dans l'instant, elle qui a l'habitude de rebaptiser le monde entier, elle lui donne le nom de Night. Le garçon hoche la tête, pas sûr de comprendre. Tu t'y feras, dit Gloria tandis qu'elle le

mène à la cuisine, le pousse pour qu'il s'assoie et lui tend un grand verre d'eau agrémentée du sirop de menthe dont elle se sert généralement pour ses cocktails. Le garçon semble désarçonné et la regarde avec défiance. Morts, finit-il par dire, tous morts. Gloria, instantanément, perd son sens de l'humour. Morts, répète le garçon, et il dessine sur son propre cou la trace de l'assassinat.

3.

Gloria tente de réfléchir. Un putain de problème, voilà ce qui vient de frapper à sa porte. On croit qu'on échappe au destin, et le destin vient vous chercher dans une cité au milieu de nulle part. C'est bien ma veine, se dit Gloria. Elle se demande si elle va appeler la police. Elle pense instantanément que le garçon a peut-être été témoin de quelque chose. Si c'est le cas, ceux qui ont fait ça vont vouloir le retrouver. Le retrouver et le faire taire. Elle voit le garçon soudain comme une pile à haut voltage, une matière irradiante, une pierre dangereuse et pleine de pouvoirs. Elle pourrait encore le mettre à la porte. Il n'est pas trop tard.

Quand elle se lève pour lui annoncer, comme elle le fait parfois avec les rares amants qui viennent chez elle, qu'il va falloir partir, elle entend du bruit sur la passerelle qui relie l'immeuble B au A, le sien. Elle se penche à la fenêtre et aperçoit les trois hommes encagoulés. L'instant d'après, ils sont à l'étage du dessous et hurlent aux voisins d'ouvrir leurs portes. Ils viennent te chercher, dit Gloria. Elle se tourne vers le garçon qui a l'habitude

NIGHT BOY

des coups, mais pas des fusils à pompe. Elle se dit qu'elle aurait été trop brutale pour être mère. Dans la cuisine, elle ouvre un tiroir et en sort un couteau. C'est ridicule, mais c'est tout ce qu'elle a. Un grand couteau pour le rôti. Gloria attrape la main du garçon. Ses jambes se mettent à trembler. Peut-être serait-il préférable de rester cachés au fond de l'appartement, mais son instinct lui dit de fuir cette nuit insensée.

Glendevon Hotel

1.

Le détective inspecteur David Burn est nu dans la salle de bains de sa chambre d'hôtel, en contre-haut du centre-ville. Un logement provisoire depuis deux mois qu'il est arrivé dans la station balnéaire pour suivre la filière albanaise. Un train direct relie Bournemouth à Londres, si bien que Burn pourrait rentrer chez lui tous les week-ends s'il voulait, mais il ne veut pas. Sa femme a demandé le divorce et menace de divulguer des photos d'elle le visage tuméfié. Il a déconné une fois. C'était une fois de trop. Il ne sait pas si ça fait de lui un salaud ou seulement un pauvre type. Une chose est sûre, c'est qu'elle va le faire payer. Il a un fils de cinq ans dont elle souhaite la garde exclusive et, s'ils vont au tribunal, il est cuit. Il éteint la lumière au-dessus du lavabo et retourne dans la chambre. Derrière la cloison, un jeune couple est en train de faire l'amour. Il entend la fille gémir. Il l'a croisée ce matin au petit déjeuner. Il décide de ressortir, se rhabille et descend les étages par les escaliers.

Le Glendevon est loin d'être un hôtel de luxe. C'est plutôt le genre d'endroit où séjournent les étudiants qui

viennent de toute la région pour un enterrement de vie de jeune fille ou de garçon. On voit régulièrement déferler sur la ville des bandes de jeunes gens joyeux et déjà ivres qui répondent à des défis, titubent dans les rues en tenue de cerfs, de poules ou de lapins et hurlent jusqu'au petit matin. On les retrouve au buffet du petit déjeuner, à peine vêtus d'un short, au sortir de la douche, après une nuit blanche, en train d'ingurgiter des saucisses aussi grasses que leurs plaisanteries. On les voit aussi à l'accueil pour réclamer du gel douche ou un matelas supplémentaire auprès d'une jeune femme qui garde son calme en toute circonstance. Elle est blonde, vient d'une des républiques satellites de l'ex-URSS et n'a pas d'autre choix, puisqu'elle est embauchée sans contrat, que d'être aimable avec la clientèle.

Dans la nuit, le détective inspecteur descend Hill road qui plonge, dans un tournant un peu vertigineux, vers la mer. Un moment on ne voit plus rien que quelques silhouettes de maisons, puis brusquement apparaissent les lumières de la jetée comme un vaisseau spatial qui clignote de tous ses feux. Burn retrouve le plaisir de dévaler la pente vers la plage, comme un gosse. Quelques minutes plus tard, il est à son poste d'observation. Une marche de pierre qui fait face à l'entrée de la jetée promenade, tout près de la grande roue blanche où toute la journée des gamins hurlent en montant vers le ciel. Depuis plusieurs semaines, il scrute les petits trafics qui se déroulent là, espérant reconnaître l'un des dealers, un type qui le mènerait aux deux frères mafieux qui tentent d'installer leurs activités dans la ville. Il était sorti pour respirer, mais il s'aperçoit qu'il ne pense qu'à son enquête. Comme si

la résoudre pouvait le sortir du cataclysme qui est sur le point de ravager sa vie.

Il ne veut pas passer à autre chose. Il ne pourrait pas affirmer qu'il aime ou a aimé Emmy. Il n'a jamais été très fort pour l'introspection. Simplement il a l'impression d'être chez lui quand il visite ses souvenirs avec elle. Dans la nuit criblée d'étoiles, il pense à elle et à son fils, des images se présentent, leurs après-midi d'été sur une plage, son garçon à la sortie de l'école, leurs déambulations dans les magasins pour trouver un nouveau matelas, des rideaux ou des vêtements pour le mariage d'un collègue. Et puis très vite, les images noires viennent. Emmy et ses reproches. Lui absent même quand il est présent. Lui trop brusque avec Tom. Lui pas assez investi dans la vie de la famille, toujours au travail, toujours avec ses affaires. Jusqu'à la gifle. Un soir comme un autre. Un mouvement du corps qui précède toute pensée, comme venu du fond des âges. Un coup pour faire taire la voix, et à présent les conséquences de ce mouvement-là.

2.

Quand son téléphone sonne, il sursaute, noyé qu'il était dans ses pensées. À l'autre bout, c'est Murrey. Tu dois venir tout de suite, ils ont enfin bougé. Burn se lève d'un coup, il fait volte-face et remonte en vitesse vers les jardins au niveau desquels Murrey l'attend dans une voiture de la police du Dorset. Pour intervenir sur une scène de crime en pleine cité, mieux vaut s'annoncer. Murrey a d'ailleurs son uniforme. Il a les traits tirés. Il devait

dormir il y a moins d'une heure. Sa voix est enrouée. On a deux scènes de crime. Des travailleurs pakistanais dans un appartement et dans une cage d'escalier un individu non identifié. Burn hoche la tête sans rien répondre. Il espère que l'attaque vient des frères qu'il traque depuis plus d'une année.

Au départ, ce n'était qu'un fait divers. Une fille avait été retrouvée morte, overdosée à l'héroïne et violée avec un outil de chantier. La violence inédite de ce crime avait alerté les autorités. Burn avait été chargé de l'enquête et avait rapidement découvert un trafic de grande envergure lié à un gang récemment implanté dans la région de Londres. S'inspirant de ce que les Italiens venaient de réaliser en traquant le groupe *Kompania Bello*, il avait convaincu ses supérieurs de créer un service en lien avec Europol et entièrement dédié à la traque de ce nouveau groupe criminel qu'il avait surnommé le gang de Soho, nom du quartier où le corps de la jeune femme avait été retrouvé et où il était avéré que les Albanais avaient leurs activités.

À vrai dire, le terme de service est largement exagéré. Il s'agit d'une petite brigade de policiers qui officient sous ses ordres et tentent de s'infiltrer. Au fil des mois, comme un moine bénédictin travaillant à l'exégèse de textes religieux, Burn est devenu un spécialiste de la mafia des Balkans. Il a tenté de comprendre de l'intérieur la logique de violence des hommes qu'ils surveillent. Il a ainsi découvert le *Kanun*, ce code d'honneur datant du XV^e siècle et régissant tous les aspects de la vie comme le mariage, la famille et la propriété. Le *Kanun* impose la loi

du silence et rend sacrés les liens de sang. Impossible de revenir sur la parole donnée. Si le code est enfreint, il y a *gakmarrja*, ce qui signifie vengeance. Et c'est visiblement ce qui est en train d'arriver, se dit Burn, bien décidé à en profiter.

3.

Sur place, deux autres véhicules de police sont déjà là. Quand Burn et Murrey sortent de la voiture, ils ne sont pas accueillis par des jets de projectiles divers depuis les balcons comme ça arrive parfois. Au contraire, un calme inquiétant témoigne de l'effroi. Un petit groupe d'adultes aux mines consternées s'avance vers eux. Un homme noir parle pour les autres et raconte que la cité vient d'être victime d'une attaque. On a voulu nettoyer la cité, ce sont ses mots. Ce n'est pas une expression très habile, pense Burn, qui y voit l'aveu que quelque chose de sale se cache dans ces lieux, une sorte de faute originelle. À moins que ce soit sa propre culpabilité, entendue tout à coup dans la bouche d'un témoin qui n'y est pour rien. Il s'abstient de toute réflexion, s'évertue au contraire à rassurer les gens en disant cette phrase magique qui n'est qu'une expression toute faite, *nous allons sécuriser le périmètre*. Si les agresseurs veulent revenir, rien ne pourra les en empêcher.

Burn se dirige vers ses collègues. Il s'adresse à Gladstone pour lui demander si on peut espérer quelque chose de la vidéosurveillance. Le flic hausse les sourcils et désigne une caméra de rue fracassée. Elles sont toutes dans cet

état dans le quartier. Je vois, répond Burn, et il demande à se faire conduire sur les lieux. Les corps n'ont pas encore été enlevés. On attend la scientifique et le médecin légiste qui devait dormir et va débarquer comme d'habitude, hirsute, en hibou de mauvais augure. Dans l'appartement collectif, Burn découvre toute une vie arrêtée. Des piles de vêtements hors des armoires, un évier où s'entasse la vaisselle, quelques canettes de bière et, au milieu de tout ça, les cadavres d'hommes tout simplement exécutés. On connaît les identités? Gladstone, le grand blond qui l'a accueilli le premier jour, à son arrivée par le train à Bournemouth, lui assure que non. La recherche dans le fichier d'empreintes n'a rien donné. Au moment où il dit ça, Murrey les appelle, car il vient de trouver quelque chose dans la cuisine, derrière un amas de boîtes de conserve au fond d'un placard. Il faut que vous voyiez ça, dit-il. Les trois hommes se penchent sur la trouvaille avec un mélange de consternation et de curiosité. C'est un album photo, comme on en compose pour se souvenir des grands événements familiaux, un objet presque désuet, mais où une main perverse a classé les souvenirs d'orgies multiples, mitraillées au flash. Des jeunes filles effrayées sont à demi nues, certaines entravées par des liens, dans le décor de l'appartement où vient d'avoir lieu le massacre. Au fil des pages, les scènes se précisent. Pour finir, sur certaines photos apparaissent les hommes massacrés cette nuit en train d'assouvir leurs fantasmes sur ces jeunes filles terrorisées, et on les voit rire aux éclats.

Blue Cat

1.

Non, mais ça va pas, s'exclame Patty en découvrant le jeune Abad à demi caché par la silhouette de Gloria dans l'arrière-salle du bar. De temps en temps, Gloria se produit là, interprétant des standards de jazz et aussi quelques chansons d'Amy Winehouse, la seule chanteuse à l'avoir passionnée ces dernières années. Et on voit comment elle a terminé, ricane-t-elle comme elle ricanerait au bord de sa propre tombe. Elle n'écoute de musique que sur un vieux Teppaz et ne joue que des vinyles. Elle aime le craquement sur la plage vide et silencieuse avant le premier morceau. Elle y trouve plus de profondeur que dans tous ces exercices insupportables de méditation sur les chaînes YouTube de jeunes femmes trop bien dans leur corps. Elle ne gagne presque rien lors de ses prestations, la rémunération est au chapeau et les habitués ne sont pas particulièrement généreux, mais elle a au moins accès aux boissons gratuites.

Au Blue Cat, l'amitié est une notion relative, teintée de multiples nuances et exceptions, un peu comme un contrat

d'assurance ou une offre de supermarché soumise à conditions. Gloria connaît Patty depuis cinq ou six ans. C'est le gérant de ce bar près d'Upper gardens. Il ne parle de lui qu'au masculin, a une barbe et une perruque blonde. Il est beaucoup plus jeune que Gloria, ce qui explique sa sensibilité aux questions de fluidité de genres, de non-binarité, de droits des trans, toutes choses qui demeurent incompréhensibles à Gloria qui déclare volontiers avec grandiloquence je suis trop vieille pour ces conneries. Patty lui pardonne en principe ses extravagances. Mais ramener un petit Paki dans son bar, là non, tu vas trop loin Peter, tu vas nous attirer un tas d'ennuis, il est très clairement mineur, ton gars. Gloria foudroie Patty du regard, autant pour l'avoir appelée par son nom de garçon que pour son refus. D'habitude, Gloria monterait sur ses grands chevaux, hurlerait ou ferait une remarque dévastatrice avant de tourner les talons, mais elle n'a pas mis ses talons ce soir, elle est partie de chez elle dans la précipitation, ils ont longé les murs des couloirs en tentant de respirer le plus doucement possible, ont pris les escaliers de secours, Gloria tenant à bout de bras son couteau de cuisine, elle s'est demandé si elle parviendrait à se défendre en cas de mauvaise rencontre, elle et celui qu'elle a baptisé Night se sont faufilés entre les voitures sur le parking, un type qui faisait le guet les a aperçus et a gueulé un truc dans une langue étrangère, il a voulu les arrêter, mais Gloria, démarrant en trombe, a failli l'écraser. Donc non, Gloria ne peut pas se permettre de faire sa diva. Elle explique simplement ce qui vient d'arriver, comment les hommes en armes ont débarqué dans la cité et ont massacré tous les colocataires du garçon. Son récit est tellement terrible que Patty en est tout retourné et hoche la tête. Sans doute

trouve-t-il aussi qu'Abad, malgré son jeune âge, est plutôt craquant. Le pauvre chéri, dit-il. Il doit être traumatisé. Bon, après tout, nous sommes les grandes dévergondées. Allez, venez.

2.

C'est une vaste salle embuée par la chaleur des corps. Nous sommes vendredi soir, et tout le monde tente sa chance. Ce qui veut dire que pas mal de garçons hétéros traînent pour un dernier verre dans l'espoir de s'attirer les bonnes grâces d'une des filles de l'endroit. Et même si la fille se révèle n'être pas si fille que ça une fois au lit, on s'en débrouillera. Il y a aussi des couples de garçons qui s'embrassent, d'autres qui jouent aux fléchettes dans un coin, et il y a un antique jeu vidéo près des toilettes. Gloria est consciente que ce n'est pas vraiment l'endroit idéal pour Abad. Le garçon a un demi-sourire figé. Son monde vient de s'écrouler. Mais ce n'est pas la première fois. Son monde n'a cessé de s'effondrer depuis qu'il est en âge de se souvenir. Son père est mort d'une étrange maladie qui lui a fait comme une grosseur dans le cou, finissant par l'étouffer. Abad avait cinq ans. On l'a vu jouer tout près du corps de son père mort pendant deux ou trois jours. Un drap blanc en faisait une présence spectrale. Sa mère s'est immolée par le feu quelques mois plus tard. Ensuite, Abad est devenu un enfant des rues. Là encore, son monde s'est effondré plusieurs fois, au cours de multiples agressions dont sa mémoire ne veut pas se souvenir. Rien d'autre n'intéresse Abad que ce qui n'a pas encore eu lieu. Sa vie, c'est son futur. Le passé,

c'est la mort. Se retourner est un luxe qu'il ne peut pas se permettre.

Gloria lui désigne le jeu vidéo, en se persuadant que le garçon ne comprend pas ce qui se passe autour de lui. Par politesse, ce dernier fait semblant d'être intéressé par le jeu, mais il n'a d'yeux que pour le spectacle des créatures dans la salle. Pour les couples qui s'embrassent. Pour les garçons qui rient aux éclats, pour ceux qui débarquent maquillés. Abad regarde tout cela avec intensité et, malgré l'horreur de cette nuit, éprouve une véritable révélation. Il ne pourrait pas expliquer ce qui remue en lui, dans cette grande obscurité, mais il en ressent un bien-être absolument incompatible avec tout ce qui vient de lui arriver. La liberté, la légèreté et l'élégance de tous ces êtres fragiles et forts qui s'amuse en contrebande dans la nuit le touchent. Il est ému comme s'il retrouvait un foyer accueillant après un long exil. Il ne se formule rien de précis, il ne peut ou ne veut pas encore s'identifier à tous ces garçons. Mais il est heureux de voir que ce lieu existe et, sans s'en rendre compte, il sourit.

3.

Patty apporte deux verres, un whisky glace pour la diva et un Coca pour son petit protégé. Elle se penche à l'oreille de son amie tandis que sa voix est couverte par *Free love* de Depeche Mode. Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu vas aller voir la police ? Tu vas contacter les services sociaux ? Gloria écarquille les yeux et secoue la tête, absolument outrée. Il n'en est pas

question, dit-elle. Tu imagines si je me pointe chez les flics. Tu les connais. Je ne suis qu'une fille de mauvaise vie. On va me soupçonner du pire. Et puis je te rappelle que ce garçon doit tremper dans des histoires de gangs, et je ne tiens pas du tout à être mêlée à tout ça. Patty hausse les épaules. Parce que tu crois vraiment que ça n'est pas déjà fait. Tu sais que ça a un nom ce que vous êtes tous les deux. Témoins essentiels, voilà ce que vous êtes, et je peux te dire que personne ne va vous lâcher. Gloria baisse les yeux et soupire. Malgré la musique, elle n'entend plus que ça, son propre soupir, comme si le silence s'était fait autour d'elle.

Table

Première nuit	9
Rituel	17
Glendevon Hotel	23
Blue Cat	29
La main de Dieu	35
Petit matin	43
Police station	49
Kebab	57
Rush	65
Le pub	71
Girls	77
La firme	87
Le déni	93
Filature	101
Le bar	107
La protection	113
Le scandale	119
Le propriétaire	125
Le prête-nom	133
La tumeur	139
La maison des morts	145
Dangerous mind	151

La vie rêvée	157
L'identification	163
Le rendez-vous	171
Mauvaise mère	177
Kidnapping	187
Rage	193
La recherche	199
L'alerte	205
Les cartes	211
Amy	217
Le gardien	223
Les liens	229
Mauvais œil	235
La terreur	243
Fuir	249
L'assaut	257
Le destin	263
Le pacte	271
West Bay	279

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE :

PIERRE FOURNIAUD
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ÉDITH NOUBLANCHE
CORRECTION

ALICE MARTIN
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL
COMPOSITION

YVAN CARDONA
IMPRESSION

ALEXANDRE BLOMME
RELATIONS PRESSE

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

AGENCE TRAMES
CESSIONS DE DROITS

LES LIBRAIRES
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : MAI 2025

